

ÜÇÜNCÜ KISIM

1

Muazzez'in uzun zaman geri dönmediğinin farkına varan Meliha üzüm yemeği bırakarak içeri koştu ve Şahinde'ye Yusuf'un gelip Muazzez'i çağırdığını ve herhalde beraber gittiklerini söyledi.

Şahinde'nin ilk aklına gelen şey, Salâhattin Beye bir şey olması ihtimali idi. Telâş ile yerinden fırladı. «Aman gideyim... Beye bir şey mi oldu acaba? Yarabim sen koru!» diye söylenerek telâşla çarşafının üstünü aldı. Muazzez'in kendisine haber bile vermeden gitmesi ona garip gelmiyordu. Hattâ belki merakını artırıyor ve meseleyi gözünde büyütüyordu. Aşağı indiği zaman bir hizmetçi Muazzez'in yeldirmesinin ve başörtüsünün burada kaldığını söyledi. Şahinde ancak o zaman biraz şaşırarak:

«Amanın, bu kız deli mi oldu, nedir?» diye dövuündü. O esnada atını sürerek bağa giren Şakir, Yusuf'u bir araba ile şehre dönerken gördüğünü söyledi. Arabanın içinde Muazzez'in bulunduğunu farketmemişti. Şahinde kızının yüzü gözü açık olarak şehirden geçmiye-

ceğine memnun olmakla beraber, daha çok şaşırıldı. Demek Yusuf arabayla gelmişti, demek mesele bu kadar mühimdi. Şu halde niçin kendisine haber vermemişlerdi. Yoksa Yusuf artık onu aile efradından saymıyor muydu. Bu «yabanın köylüsü» kendisini en itibarlı ahbablarının yanında böyle garip vaziyette bırakmaya nasıl cesaret ediyordu?

Köşke bitişik ahırda samanların üstüne uzanıp uykuya dalmış olan yanaşmayı kaldırarak arabayı koşturdular. Şube reisinin hanımı da dönmiye karar vermişti. Bu hâdise toplantının tadını kaçırmıştı. Üstü açık ve tek atlı arabanın içine bir kilim ve onun üzerine bir şilte kondu, bunlar da bir halı ile örtüldü. Şahinde, şube reisinin ve kızı, hizmetçilerin yardımı ile, arka taraftan arabaya binerek şemsiyelerini açtılar ve kır at tırıs adımlarla yola düzüldü.

Kasabaya yaklaştıkça Şahinde'nin merakı artıyordu. Bir şey düşündüğü ve tahminlerde bulunduğu yoktu, sadece bir korku hissediyor ve eve gidince karşılaşacağı manzaranın ne olacağını bilmediği halde, ev aklına geldikçe ürperiyordu.

Şube reisinin kiler Aşağıçarşı'da indiler. Şahinde mavi şemsiyesini yüzüne tutuyordu. Kaldırımlarda müt-hiş bir gürültü çıkararak ilerleyen yaysız arabada sadmakıllı sarsılarak Çayışını ve Bayram yerini geçti; evine geldi. Eteklerini toplayıp kendi başına atlamaya kalkıştı, fakat beceremediği için yanaşmanın gelip elinden tutmasını bekledi, sonra kapının önündeki iki ayak taş merdiveni çıkarak hızlı hızlı tokmağı vurdu.

İçerden hiç bir ses çıkmadı. Şahinde tekrar tekrar çaldı; cevap vermiyorlar ve açmıyorlardı. Alelâde zamanlarda bile bir şeyi başından sonuna kadar düşünmiyen kafası merak ve heyecandan ve bilhassa tarif edilmez bir korkudan inmeli bir hale gelmişti. Kapıda du-

Méliha, réalisant enfin que Mouazzez n'était toujours pas revenue, cessa de manger du raisin et courut vers la maison. Elle dit à Chahindé que Youssouf était venu chercher Mouazzez et qu'ils étaient sans doute repartis ensemble.

La première idée qui vint à l'esprit de Chahindé fut qu'il était peut-être arrivé quelque chose à Salahattin Bey. Prise d'inquiétude, elle fut aussitôt debout. « Il faut que je parte... J'espère qu'il n'est rien arrivé à mon mari... Protégez-le, mon Dieu ! » murmura-t-elle, et elle se couvrit à la hâte de son tcharchaf. Elle ne trouvait pas étrange que Mouazzez fût partie sans même l'avertir. Cela ne faisait qu'accroître son inquiétude et son désir de savoir ce qui s'était passé. Lorsqu'elle fut en bas, une servante lui dit que le manteau et le fichu de Mouazzez étaient restés ici. Ce n'est qu'à ce moment que Chahindé manifesta une certaine surprise :

« Mon Dieu, cette fille est devenue folle, ou quoi ? » gémit-elle.

Chakir, qui arrivait à ce moment sur son cheval, dit qu'il avait aperçu Youssouf en calèche rentrant en ville. Il n'avait pas remarqué la présence de Mouazzez dans la voiture. Cela rassura Chahindé au sujet de sa fille : on ne la verrait pas traverser la ville sans manteau et le visage découvert. Mais elle était tout de même très contrariée. L'affaire était donc grave... Si grave que Youssouf était venu en voiture. Alors, pourquoi ne l'avait-on pas avertie ? Est-ce que Youssouf considérait désormais qu'elle ne faisait plus partie de la famille ? Comment ce « bouseux » osait-il, devant ses meilleures amies, la mettre dans une situation si désagréable ?

On alla réveiller le domestique qui s'était endormi dans la paille de l'écurie contiguë à la villa, et on lui dit d'atteler la voiture. L'épouse du directeur du bureau de recrutement décida de rentrer elle aussi. L'incident avait troublé la fête. On étendit sur le plancher de la voiture découverte un kilim, puis un matelas, et on couvrit le tout d'un

tapis. Chahindé, la femme du directeur du bureau de recrutement et sa fille grimperent à l'arrière du véhicule, aidées par les domestiques, et ouvrirent leurs parasols. Le cheval pommelé partit au trot.

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait du bourg, l'inquiétude de Chahindé augmentait. Elle ne pensait à rien, ne faisait aucune supposition. Elle avait simplement peur. Elle ne savait pas ce qui l'attendait à la maison, mais chaque fois que l'image de celle-ci traversait son esprit, elle frémissait.

L'épouse et la fille du directeur du bureau de recrutement descendirent à Achaghi-tcharchi. Chahindé se cachait le visage derrière son parasol bleu. La voiture, qui n'avait pas de suspension, bringuebalait sur les pavés en faisant un fracas terrible. Ils traversèrent le quartier de Tchay-itchi et la place du marché. Chahindé se trouva enfin devant chez elle. Soulevant les volants de sa robe, elle voulut sauter, mais n'y parvenant pas elle attendit que le garçon d'écurie vienne lui donner la main. Quand elle fut descendue, elle monta les deux marches de pierre, s'empara du heurtoir et frappa de toutes ses forces.

Il n'y eut pas de réponse. Chahindé frappa encore et encore. Aucun bruit, personne ne venait ouvrir. Elle qui, même en temps normal, était incapable de conduire la moindre pensée jusqu'à son terme, se trouvait comme paralysée par l'inquiétude, l'émotion et surtout par une peur indescriptible. Elle restait devant la porte, l'air hébété, regardant tantôt la rue, tantôt les fenêtres du premier étage, incapable de prendre une décision.

La vieille servante rouméliote était absente depuis une semaine. Elle était dans la famille de sa bru. Mais Kubra et sa mère auraient dû se trouver à la maison. Et puis, Youssouf et Mouazzez étaient revenus de la campagne en voiture. Où pouvaient-ils être allés, si ce n'est à la maison ?

Elle frappa à nouveau, bien fort. Dans une des maisons d'en face, une jalousie s'entrouvrit et l'épouse souffreteuse de l'horloger Rakim Effendi apparut à la fenêtre, le visage pâle, le front ceint d'un bandeau :

« Chahindé Hanim, inutile de frapper, il n'y a personne à la maison ! »

Chahindé Hanim ne songea même pas à lui demander d'où elle le savait. Cette femme, qui passait tout son temps assise devant sa fenêtre, n'avait rien d'autre à faire qu'à surveiller les allées et venues du quartier à travers la jalousie. Il était donc hors de question qu'elle pût se tromper. Chahindé se contenta de dire :

« Où sont-ils tous passés ? »